

Louvigny de Montigny

Un de ces êtres uniques qui
caractérisent une collectivité

Il est certaines figures qui, vivant très longtemps dans une ville, finissent en quelque sorte par la personifier. De leur contact prolongé avec les rues, les murs et la verdure de la cité, il leur vient graduellement une teinte morale qui les apparente au milieu où elles se fondent.

Louvigny de Montigny était de ces êtres uniques qui caractérisent une collectivité. Il demeurait depuis tant d'années dans la Capitale qu'il en était devenu l'un des prototypes les plus distingués. Que ce fût au Sénat, dans les réunions qu'il honorait de sa présence ou chez lui, sa voix rendait partout un son aussi inimitable que l'airain rauque égrenant les heures à la tour de la Paix.

Louvigny de Montigny, c'était Ottawa. La ville qui tempère ses rigueurs officielles en les encadrant de feuilles et de fleurs riantes. Le traducteur en chef du Sénat était, sans doute fonctionnaire de l'État, mais derrière la façade du "rond de cuir", si facile à décrier, il y avait l'écrivain et l'homme de cœur.

Il aimait beaucoup la France et de cet amour il s'ensuivait naturellement qu'il dut aussi aimer beaucoup les lettres. Nous l'avons vu tout près des larmes, secoué d'une émotion sincère lorsqu'un auteur parisien, de passage ici, nous parlait des liens qui nous rapprochent des cousins d'outre-mer. Et parce qu'il avait voué à la langue française et à toutes ses formes d'expression, un culte profond, il ne tolérât chez les autres, aucune de ces faiblesses auxquelles la littérature canadienne se trouve trop souvent encline.

Les fureurs de Louvigny de Montigny contre un style mou ou incorrect avaient quelque chose d'homérique. La ressemblance indéniable qui l'apparentait aux mousquetaires de la lé-

gende s'accroissait lorsqu'il poursuivait quelque scribe coupable d'un accroc à la grammaire ou à la syntaxe. Mais en même temps il était difficile de ne pas sourire devant sa colère montante parce qu'on sentait qu'au-delà de cette explosion volcanique surgissait la volonté de servir une bonne cause.

Il déroute à première approche celui qui le connaissait mal. Comme tout homme sentimental, il prenait des soins exagérés pour déguiser sa tendresse sous des dehors faussement rudes. Personne ne s'y laissait prendre longtemps d'ailleurs, pas même ces "curés" qu'il apostrophait sans vergogne, mais qui trouvaient toujours à son foyer la plus chaleureuse des hospitalités.

Il était ami des bois, de la grande nature. Ce fut peut-être ce penchant pour la forêt canadienne qui fit de lui le découvreur et le chevalier servant de Maria Chapdelaine. Là vraiment se trouvait une merveilleuse combinaison de ses deux amours, le Canada des pionniers chanté par une voix de France.

Les témoins d'occasion qui voyaient passer sur la scène outaouaise ce septuagénaire vibrant à barbiche combative s'étonnaient de son dynamisme, des nombreuses occupations auxquelles il se donnait encore tout entier et qui contribuèrent sans aucun doute à lui créer une silhouette quasi légendaire. Mais il y eut aussi un de Montigny intime dont l'histoire parlera moins. A l'exemple d'Hugo, il cultiva à la fin de sa vie l'art d'être grand-père. Quand il parlait de ses petits-enfants, l'écorce factice disparaissait et l'on voyait tout un instant dans ses yeux aux paupières lourdes, une lumière étonnamment douce qui devait être celle de son âme véritable.

Pierre BENOIT

Le Droit, 6 juin 1955, p 3

Louvigny de Montigny

Il conservait l'enthousiasme de ses jeunes années — Un redresseur des torts qui mit fin au pillage des oeuvres françaises — Esprit profondément français et figure pittoresque

par Roger Duhamel

Nous n'aurions jamais eu qu'il approchait déjà de ses 80 ans, tant nous le connaissions alerte, d'esprit et de corps, prompt à s'emporter au service des causes qui lui tenaient particulièrement à coeur, soucieux de combattre tout adversaire de la culture, conservant l'enthousiasme et la ferveur de ses jeunes années.

Pour qui s'applique à l'examiner, la carrière de Louvigny de Montigny offre plusieurs paradoxes. Journaliste à ses débuts,

il avait déserté le métier depuis un demi-siècle; traducteur au Sénat, ce n'est pas cette activité professionnelle, si nécessaire qu'elle soit et queique conscience exigeante qu'il y mettait, qui a assuré son prestige; lequel était réel; passionné des problèmes de langage, il n'a laissé aucun ouvrage d'envergure sur le sujet; il a écrit des pièces, qui furent peu jouées, comme il arrive généralement en notre pays; écrivain peu lui-même, il a assuré le rayonnement extraordinaire de la Maria Chapdelaine de Louis Hémon et il a tiré de l'oubli les chroniques et essais sympathiques de son frère Gaston.

Un seul mot résume adéquatement Louvigny de Montigny: il a été, dans la pleine acception du mot, un animateur. On pourrait dire aussi: un mainteneur, un redresseur de torts. Mieux que quiconque et avec une autorité indiscutée, il a défendu la chose littéraire, mettant notamment un terme au pillage systématique qui se pratiquait jadis dans les oeuvres françaises. Il s'est appliqué à l'élaborer lui-même et à faire adopter ensuite par les pouvoirs publics ce qu'il est convenable d'appeler le statut professionnel de l'écrivain, pour le

rendre en mesure de vivre de sa plume. Il y a à peine quelques semaines, il témoignait devant la Commission Ilsley sur les brevets et droits d'auteur et affichait encore une fois son érudition exceptionnelle et sa verve accoutumée. Il a payé de sa personne pour convaincre ses confrères du péril d'un individualisme excessif; il a milité des années durant dans les rangs de la Canadian Authors Association et plus tard de la Société des Ecrivains canadiens, dont il fut pendant un temps le vice-président.

Louvigny de Montigny était un esprit profondément français sur lequel le milieu de la capitale fédérale, qui fut le sien toute sa vie d'homme, n'a jamais pu mordre. Le trait qui dominait chez lui, c'était une logique souvent désarmante, rendue encore plus efficace par le brlo et la passion qu'il savait déployer. Il connaissait son arme et n'était pas dupe lui-même. Ce serait

rendre un piteux hommage à sa mémoire que de ne pas souligner qu'il dissimulait, sous ses gestes indignés de polémiste à barbiche, un grand fonds d'ironie et un sens très délicat de la camaraderie. Français jusqu'aux moelles, il adorait discuter indéfiniment, surtout devant une table bien garnie. Il n'était jamais plus lui-même qu'au moment du café, alors qu'il commençait à fumer interminablement ses rouleuses qu'il affectionnait et dont il ne voulut jamais changer. Dans notre monde littéraire, Louvigny de Montigny était une figure pittoresque, l'un des derniers représentants d'une génération où sincérité, droiture et courtoisie se valaient harmonieusement s'allier. Son souvenir nous demeure cher.